

LE JOUEUR

CONTE

Nous disions donc, comme vous savez, que saint Pierre et son divin Maître descendent quand il leur plaît du paradis sur terre, pour voir comment vont les choses en ce pauvre monde.

La dernière fois qu'ils descendirent, quand ils eurent vu que tout allait à l'accoutumée, ils demandèrent à nuit noire la retirée à un brave fustié qui leur fit manger un morceau et boire un coup, et de si bon cœur que le divin Maître lui dit :

—La paix de Dieu soit toujours avec vous, brave homme ! Et pour merci de votre hospitalité, je veux vous accorder de former trois souhaits. Vous les ferez de votre mieux : cela vous regarde. Moi, je les accomplirai. Ce que je promets, je le tiens, et tout ce que j'ordonne se fait.

* *

Saint Pierre alors s'approche du fustié et lui souffle à l'oreille :—Demande ton salut.

Et le fustié de répondre :—Mon ami, je sais ce que j'ai à faire. Je demanderai ce que bon me fera plaisir. Et là-dessus il dit à Notre-Seigneur :

—Toujours jouer ! Jamais gagner !... Tenez, Maître, accordez-moi, si vous pouvez, de toujours gagner quand je jouerai aux cartes.

—Je te l'accorde. Et d'un. A l'autre.

Saint Pierre s'approche encore du fustié et lui souffle à l'oreille :—Malheureux, demande ton salut !

—Laissez-moi donc tranquille ! Est-ce que cela vous regarde ? réplique le fustié. Je sais mieux que vous ce qui me convient. Je veux demander ce qui m'agréa, vous êtes un vieux crampon.

Et puis, s'adressant à Notre-Seigneur :—Maître, accordez-moi, si vous pouvez, que quiconque s'assoira sur mon plat s'y engluie et ne puisse plus se désengluier sans ma permission. Je sais pourquoi.

—Je te l'accorde. Et de deux. Maintenant, au dernier.

Saint Pierre s'approche à nouveau du fustié et lui souffle à l'oreille :—Misérable ! tu n'en as plus qu'un ! Ton salut ! demande-lui ton salut !

—Tu me casses la tête, vieux ronchon, calma le fustié. Te l'ai-je pas assez dit ?

—Maître, divin Maître, s'écria saint Pierre, les mains jointes, cet homme est une brute !

Vous qui êtes autant bon que grand, accordez-lui son salut, je vous le demande pour lui.

—Pierre, tais-toi, répondit le Maître ; ce ne sont pas là tes affaires. Et toi, parle que je t'écoute.

Et alors le fustié :—Vous avez vu à main droite, en entrant dans la boutique, le figuier qui ombrage mon puits ? On me vole toujours mes figues... Eh bien ! ô Maître, vous qui êtes autant bon que grand, je vous demande en grâce que quiconque montera sur mon figuier n'en puisse descendre sans ma permission.

—Je te l'accorde. Et de trois. Et là-dessus, bonne fin !

Deux grosses larmes perlèrent sur les joues de saint Pierre et se perdirent dans sa barbe blanche.

—Maintenant, nous n'avons plus rien à faire ici, dit Notre-Seigneur...

Et les deux pèlerins célestes resplendirent soudain et s'évanouirent comme une fumée.

* *

Ravi de ses trois souhaits, le fustié voulut vite savoir si ce que le Maître lui avait dit était vrai : " Ce que j'ordonne se fait. "

Donc, il commença par aller jouer. Et en effet il gagna, toujours il gagna, et honnêtement, tant et si bien que de pauvre il devint riche, riche à à ne plus savoir que faire de son argent et de son or.

Chose extraordinaire, il ne fut pas avare ; et —ce qui est aussi fort étrange—fustié il était, fustié il resta.

Comme au fond, bien que joueur, c'était un

brave homme, il rendait service tant qu'il pouvait et faisait des heureux tant qu'il voulait. Tout pauvre venant lui faisait joie. Et comme, lorsqu'il n'y en avait plus, il y en avait encore, il avait, comme on dit, les mains percées. Et quand il jetait ainsi ses trésors—il souriait et plaisantait que ce n'est pas à dire.

* *

Avec ça, pourtant, un jour vint la Mort, drapant ses os dans son grand linceul blanc, car il faisait frisquet.

—Oh ! que je suis lasse !... dit-elle en arrivant.

Et elle s'assit sur le " plat " du fustié.

—Allons ! fais vite ton acte de contrition et ramasse tes frusques, c'est ton heure et je te viens chercher.

—Tu es bien pressée, la Décharnée, lui répondit le fustié, tranquille comme la belle eau. Si tu es lasse, repose-toi.

—J'ai force besogne : il faut que je parte.

Et la Mort veut se lever, et pour se lever elle fait effort. En vain. Elle est engluée sur le " plat " et ne peut se désengluier. Elle trépigne et s'arracherait le poil, si elle en avait. De nouveau s'escrime : c'est peine inutile.

—Eh bien ! maintenant que faut-il faire ? grogne-t-elle au fustié. Et ma besogne, j'ai tant de besogne !

—Je t'ai domptée et je suis ton maître... si je n'étais pas pitoyable, ô laide Mort, tu passerais là belle vie ! Pourtant si tu veux, je te délivrerai... A condition !...

—A condition ?

—Que tu me laisse en paix cent ans pour le moins. Veux-tu ?

—Non ! tu m'en demandes trop !

—Ah ! oui ? c'est non ? Eh bien ! si tu te plais là, restes-y !

Le fustié riait, et plaisantait que ce n'est pas à dire !

Finalement la Mort mit les pouces, et ils tombèrent d'accord à cinquante ans.

Désempoissée, la Mort se leva et, grognant, fusa comme un éclair pour aller à sa besogne.

* *

Et le brave fustié, satisfait de son premier souhait, de son pacte avec l'Édentée et sûr de l'avenir, revint à ses charpentes et laissa couler l'eau. Et de temps en temps le jeu lui profitait.

Quand on est heureux, que rien ne peut vous manquer et que vous ne languissez point, cinquante ans passent vite. La Mort revint, drapant ses os dans son grand linceul blanc.

—Allons ! hisse !—lui fit-elle—cette fois c'est pour de bon, et il est l'heure.

—Tu es encore là, vieille Sorcière ! Qui te demande ? Ce n'est pas l'heure, il s'en manque d'une petite demi,—si mon horloge va bien.

Et toujours trop pressée, la Mort admirait, en attendant l'heure, le grand figuier du fustié.

Les belles figues ! Elles dégouttent de miel et vous tirent l'œil.

—A ton service si tu en veux.

La Mort a toujours faim ; elle grimpa sur le figuier... Ah ! elle en avala !

La demi-heure s'écoula, et la vieille Fée, affreux oiseau de proie sur la branche, de là-haut cria au fustié :

—Cet acte de contrition est-il achevé ou non ?

—Tu peux descendre, je suis prêt.

Et la Mort veut descendre. Mais elle est clouée sur le figuier et ne peut se déclouer. Elle se démène.

Et le fustié rit et plaisante que ce n'est pas à dire !

—J'ai été, je suis et je serai ton maître. Si tu veux, pourtant, je te délivrerai, car après tout, je suis pitoyable. Mais à condition.

—A condition ?

—Que tu me laisses la paix cent cinquante ans pour le moins. Veux-tu ?

La Mort et le fustié passablement débattirent ; à la fin, ils tombèrent d'accord à cent ans.—D'ici là, se dit le fustié, il coulera de l'eau dans le Rhône. D'ailleurs, mes jambes flageolent et je me sens un tantinet vieillir.

La Mort descendit et, se mordant les doigts, fila lestement.

Les cent ans passèrent. La Mort arriva, trouva le vieux fustié tout décrépité, tout cassé, la bave aux lèvres, la tête branlante. Elle l'attrapa qu'il sommeillait, le chargea sur son épaule et l'emporta dans l'autre monde.

Arrivé devant la porte du Paradis, elle dépose son faix sur le seuil et cogne. La porte s'ouvre.

—Té, Pierre, dit la Mort, en voici un qui a bien gagné votre paradis : il a vécu deux cents ans !

—Quel est ce patient ? demanda le porte-clefs.

—Le brave fustié, répond notre homme,—qui, s'il vous en souvient, vous donna la retirée, un soir que vous étiez si las !

—Ah ! c'est toi, grand têtù ! toi qui, lorsque je t'ai dit une fois, deux fois de demander ton salut, m'as rembaré en m'appelant vieux ronchon ! Tu n'as pas demandé ton salut, et maintenant tu veux entrer dans le Paradis ? Eh bien ! mon homme, va-t'en au diable.

—Pas moins, saint vénérable, j'ai fait du bien tant que j'ai pu et des heureux tant que j'ai voulu. J'ai été fidèle à ma pauvre femme tant qu'elle a vécu, et même quand elle a été morte.

—Les galants de la dame de pique n'entrent pas ici ! Tu n'entreras pas, non ! qui t'a apporté, te remporte.

Et la Mort, ricanant, le recharge sur son épaule. Et de voguer !

Devant la porte du purgatoire, elle dépose son faix sur le seuil et cogne.

—Qui est encore là ? crie une voix enrouée.

Et la Mort répond :

—Ouvrez, c'est moi, la Mort ; je vous apporte un pauvre fustié qui m'a donné force soucis ! Il a vécu deux cents ans. Une si longue vie est déjà un purgatoire... Mais comme il était un peu joueur...

—Les joueurs sont les enfants du diable, brame la voix. Qu'il aille au diable, le joueur !

* *

Et la Mort, s'esclaffant, apporte et dépose son faix sur le seuil de l'enfer.

Quand Lucifer eut reconnu le fustié :

—Holà ! c'est toi ? lui fit-il. Je languissais de te voir. Eh bien ! t'y voilà donc ! Nous allons faire ton lit, et je te promets, va, que tu y seras à l'aise !

Alors, compatissante, la Mort intervient :

—Pourtant, il ne faudra pas trop attiser les sarments. Ce fut un grand joueur, mais après tout, il faut être juste : qui diantre ne jouerait pas en étant sûr de gagner toujours ? D'ailleurs, il a fait autant de bien qu'il a pu, il a été fidèle à sa femme tant qu'elle a vécu.

—Et même quand elle a été morte, nous savons ça ! répliqua Lucifer, sacrant et faisant rouler les r ! Mais, coquins de sort ! il est à moi, bien à moi ; je l'ai, je le tiens, et je le garde.

—Joueur ! fit le fustié, tremblant comme le jonc, c'est vrai ! Je l'étais, il y a longtemps de cela, je gagnais toujours, honnêtement. Hé !... que voulez-vous ?

Alors, Lucifer lui coupant la parole :

—Toujours gagner, et ne pas tricher ? Ça ne s'est jamais vu et ne se verra jamais.

—Excusez, vous ne l'avez jamais vu ; moi, je vous le ferez voir. Est-ce que vous avez des cartes ici ?

Et Lucifer qui, pour damner tant d'âmes, inventa les cartes, Lucifer qui a toujours entre-tenu, excité, envenimé la démoniaque passion du jeu, qui d'un joueur a toujours fait un larron, Lucifer haussa les épaules.

—Pauvre innocent, fit-il. Tu ne veux pas que nous ayons des cartes ? C'est ici qu'elles se font, qu'il s'en est tant fait, et qu'on en garde le moule. Eh bien ! té, jouons. Je t'en apprendrai que tu n'as jamais connues. Qu'est-ce que nous jouons ?

—Ici, bredouilla le fustié, je n'ai plus rien... rien que ma pauvre âme, péchaise ! Je vous la joue, si ça vous va.

—Jouons ton âme.

* *